

Albert Camus et Henry de Montherlant

Une estime réciproque peu connue

Frantz Favre a nourri un moment l'intention de comparer l'attitude des deux écrivains face au problème colonial. Il écrivait dans l'introduction de son opuscule :

La publication tardive de *La Rose de sable*, ouvrage essentiel mais dont Camus ne pouvait connaître le texte intégral, nous a contraint à modifier notre projet initial. Il n'était plus question de définir une influence, mais de comparer l'attitude des deux écrivains face au problème colonial. Nous étions dès lors obligé par un souci légitime de cohérence d'étendre, sans renoncer absolument à la première, cette nouvelle perspective à l'ensemble de notre étude.¹⁵⁶

L'auteur, en réalité, s'est limité à traiter le problème en quelques pages, de façon globale, glanant quelques citations des deux écrivains ; le registre concernant Henry de Montherlant étant particulièrement restreint.

À la fin de l'année 1939, Albert Camus note dans ses *Carnets* :

¹⁵⁶ Frantz Favre, *Montherlant et Camus, une lignée nietzschéenne*, Archives Albert Camus n°8, lettres modernes Minard, Paris-Caen, 2000, pp. 3-4. Frantz Favre reproduit en appendice trois lettres inédites de Montherlant à Camus (fonds Camus de l'IMEC).

C'est Montherlant qui cite en exergue de *Service inutile* un admirable mot de Mgr Darbout : votre erreur est de croire que l'homme a été mis sur terre pour faire quelque chose...¹⁵⁷

Olivier Todd rapporte que « Camus lisait avec gourmandise » les *Carnets* de Montherlant.¹⁵⁸

En 1939, Camus, informé que Montherlant avait l'intention de publier *La Rose de sable*, tint des propos laudatifs dans le « Salon de lecture » d'Alger *républicain* du 5 février 1939 :

Qu'on s'obstine par exemple à s'indigner des *Jeunes filles*, alors qu'il annonce que le héros de *La Rose de sable* est à Costals ce que le noir est au blanc, qu'on s'entête surtout à jeter les hauts cris aux déclarations de Montherlant sur la guerre, quand ces déclarations ne sont qu'un cas particulier de l'éthique de *Service inutile*, salué en son temps comme un des grands manuels de l'époque.¹⁵⁹

S'il a beaucoup apprécié l'éthique de *Service inutile* il ne dit rien des pages consacrées à la question coloniale dans cet essai et ne réagit pas à la proposition de Montherlant d'ériger, face au monument du Général Bugeaud à Alger, une statue à la mémoire des vaincus.¹⁶⁰

L'admiration d'Albert Camus pour l'œuvre d'Henry de Montherlant s'exprime vigoureusement dans un article d'avril 1940 :

Je citerai à peine André Gide. Mais on le sait, ce qu'on a dit de plus profond, de plus juste et de plus dur sur Barrès, c'est Montherlant qui l'a formulé...

¹⁵⁷ Albert Camus, *Carnets*, Mai 1935-février 1942, Paris, Gallimard, 1962, pp. 182-183.

¹⁵⁸ Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 933.

¹⁵⁹ Albert Camus, « L'Équinoxe de Septembre », par Henry de Montherlant, *Œuvres complètes*, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 817.

¹⁶⁰ Un vainqueur élève-t-il une statue au vaincu ? (écrit en 1932), *Service inutile*, 1935, pp. 77-80.

... On sentira mieux la différence essentielle qui sépare les deux hommes en comparant leurs patriotismes, *L'Équinoxe de septembre* aux harangues de la Grande Guerre. Le divorce ici ne porte que sur deux choses : la qualité et la clairvoyance de l'âme...

... C'est pourquoi on peut dire sans doute qu'entre Barrès, Montherlant et Malraux la filiation est sensible... Mais, à coup sûr, l'homme qui écrivit *Le Secret de Tolède* ne peut être que grandi par des hommes qui de Malraux à Montherlant ont transformé en une exaltante règle de vie l'éthique que lui-même n'avait magnifiée que sur le papier.¹⁶¹

Dans une lettre à Roger Nimier, Montherlant précisait qu'il n'avait pas rencontré le jeune Albert Camus lors de ses séjours en Algérie et qu'il ne l'avait pas fréquenté après la guerre :

Je n'ai pas eu de contacts avec Camus en Afrique. En 1941 il m'écrivit pour une enquête, à laquelle je répondis, mais j'avoue que son nom n'était pour moi, alors, que celui de journaliste. Je ne l'ai rencontré qu'une fois après la guerre chez Gallimard où nous échangeâmes quelques propos de courtoisie.¹⁶²

L'entretien qu'Albert Camus accorda en mai 1951 à Gabriel d'Aubarède ainsi que le compte-rendu que Jean Grenier, son professeur et ami d'Alger, rédigea lors de la parution de *Mors e Vita* d'Henry de Montherlant mettent en évidence l'influence profonde que celui-ci a exercée sur eux.¹⁶³ Influence oubliée comme la communion d'idées entre Montherlant et Aragon en 1938.

¹⁶¹ Albert Camus, Maurice Barrès et la Querelle des « Héritiers », Mauriac, Malraux, Montherlant loin du *Jardin de Bérénice*... *La Lumière*, 5 avril 1940, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome 1, pp. 875-876.

¹⁶² Lettre à Roger Nimier, 13 septembre 1951, in *Cahiers Roger Nimier*, n° 4, hiver 1983-printemps 1984, p. 156. Cité par J. F. Domenget (2003), p. 357. Frantz Favre écrit que Montherlant aurait précisé ce point en réponse à une question de Roger Quilliot, *Montherlant et Camus*, 2000, p. 75.

¹⁶³ Rencontre avec Albert Camus, *Les Nouvelles Littéraires*, 10 mai 1951. Jean Grenier, *Mors e Vita* par Henry de Montherlant, *La Nouvelle Revue Française*, février 1933.

Les éditeurs des *Œuvres complètes* en quatre volumes d'Albert Camus dans la Collection de la Pléiade ont-ils estimé que l'interview accordée par l'écrivain à Gabriel d'Aubarède ne méritait pas d'être citée ?

Camus confiait que trois écrivains avaient « régné sur sa jeunesse », Jean Grenier son professeur au lycée d'Alger, avec lequel il s'est lié d'amitié, André Gide (essentiellement l'artiste) et Henry de Montherlant qui l'atteignit profondément ; « *Service inutile* est un livre qui m'a remué ».

Henry de Montherlant prit connaissance de cet entretien et envoya à Albert Camus le message suivant :

5 juin 1951

Monsieur,

On me montre, avec beaucoup de retard, le numéro des *Nouvelles littéraires* contenant votre interview. Je vous remercie des paroles que vous prononcez sur moi. Il faut un certain courage, il me semble, pour les imprimer ou les laisser imprimer dans ce moment-ci.

Croyez à mon estime littéraire dont je pense que vous n'avez jamais douté.

Montherlant.¹⁶⁴

En 1951 les *inquiétudes* qu'Albert Camus avait ressenties au sujet de l'attitude de Montherlant sous l'Occupation s'étaient dissipées. Il avait écrit à Jean Grenier :

Montherlant écrit beaucoup et je ne suis pas sûr que ses articles soient opportuns. Je suppose qu'il a ses raisons mais j'aimerais les connaître.¹⁶⁵

¹⁶⁴ Fonds Camus IMEC, cité par Frantz Favre, op. cit., p. 79.

¹⁶⁵ À Jean Grenier, 18 août 1941, in Albert Camus-Jean Grenier, *Correspondance* 1932-1960, Paris, Gallimard, 1981, p. 63.

Le fonds Camus déposé à l'IMEC conserve deux autres lettres de Montherlant. Dans celle du 20 juin 1939 il rappelle qu'il avait remarqué *Un été à Alger* et qu'il a apprécié *Noces*. Il adressa à Camus, de Nice, le 7 janvier 1941, un message dans lequel il le félicitait d'avoir écrit un bel article dans *La Tunisie française*. Il ajoutait :

Mais j'avoue que je ne suis pas d'accord avec votre manifeste.

Nous ignorons le contenu de ce « manifeste ».¹⁶⁶

L'émotion ressentie par Camus à la lecture de *Service inutile* était partagée par son professeur algérois Jean Grenier. Dans *La Nouvelle Revue française* de février 1933, il proposa un compte-rendu de *Mors e Vita*, dans lequel il reprenait presque les mêmes mots qu'Albert Camus :

Mais chaque fois que Montherlant conquiert le droit de parler de lui-même, il entraîne et émeut... Une langue savoureuse, drue et dont les traits portent toujours.

Le lecteur de 2012 sera peut-être étonné d'apprendre ce qu'André Malraux, en 1945, alors qu'il commandait la Brigade Alsace Lorraine, confiait au rédacteur de la revue suisse *Labyrinthe* du 15 février 1945 :

La littérature française se partage en deux traditions, celle des gens à qui on ne la fait pas, qui veulent savoir ce dont on parle, les rectificateurs de rêves, les moralistes, et la tradition héroïque. Les quatre écrivains français dont l'œuvre entière est postérieure à 1916 et qui ont à l'étranger l'audience la plus étendue : Giono, Bernanos, Montherlant et moi-même sont liés tous les quatre par ce qu'on peut appeler la tradition héroïque de la France, sa tradition cornélienne.¹⁶⁷

¹⁶⁶ Frantz Favre, op. cit., p. 79.

¹⁶⁷ F. J. Grover, *Six entretiens avec André Malraux*, Paris, Gallimard, 1978, cité par Jean-François Domengot, 2004, op. cit., p. 224.

André Malraux, comme Albert Camus, ne critique pas l'attitude de Montherlant sous l'Occupation :

Il n'était pas davantage fait pour la politique, il ne s'y était pas risqué et il avait raison.¹⁶⁸

Louis Althusser dans son *Journal de captivité* se référait à Montherlant avec admiration, en particulier pour le *Solstice de juin*.¹⁶⁹

Camus et Montherlant : quelques écrits croisés

Ce rapprochement peut déconcerter au premier abord. Cependant, s'il souligne la différence de regard des deux écrivains, il met en lumière leur commune solitude d'anticolonialistes précurseurs.

Montherlant, en ethnographe, saisit les atomes de comportement, observe les rapports entre colonisés et colonisateurs dans l'espace public avec précision et parfois avec humour. Camus, obsédé par la misère dans laquelle vivent tant d'autochtones, ulcéré par l'injustice et les préjugés dont ils sont victimes ne se contente pas de procéder à un constat clinique. Il préconise des solutions sociales et politiques à moyen et à plus long terme et son souci de réalisme exclut mollesse ou coupables compromis. Montherlant et Camus se rejoignent dans la conscience de l'injustice absolue du fait colonial qu'ils vivent tous deux en solitaires.

La solitude de Camus, à partir de *L'Hôte* prend progressivement une dimension tragique. Le drame intérieur de l'enfant d'Algérie, devenant plus poignant et sans espoir. Il a été blessé par l'incompréhension profonde de l'opinion et par les accusations, notamment des intellectuels français, champions sans risques de la décolonisation. Dans *Situations X*

¹⁶⁸ Ibid., p. 225.

¹⁶⁹ *Journal de captivité*, 1944, Paris, Stock / IMEC, 1992, p. 204, 212. Cité par Jean-François Domenget, *Montherlant critique*, op. cité, p. 11.

Sartre le tournait en dérision, « Petit voyou d'Alger, très truand, très marrant. »

Il ressent plus douloureusement encore que des Algériens pour lesquels il a exigé la justice, la considération et les droits démocratiques depuis une vingtaine d'années, ne font désormais plus aucune différence entre lui et le parti de la colonisation :

On ne peut vivre avec la vérité en « sachant ». Celui qui le fait se sépare des autres hommes, il ne peut plus rien partager de leur illusion. Il est un monstre - et c'est ce que je suis.¹⁷⁰

Montherlant s'exprimait presque dans les mêmes termes lorsqu'il évoquait ce qu'il *savait* au sujet de la colonisation, à une époque où il était presque seul à en souffrir. Il écrivait dans *Un voyageur solitaire est un diable* :

L'indépendance isole. La franchise isole. Le courage isole. Il y a des heures où nous sentons notre singularité comme une lèpre.

En juillet 1957 Camus martèle : La vérité. La vérité !¹⁷¹
L'Hôte s'achève par cette phrase :

Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.¹⁷²

Les Notes et plans pour *Le Premier Homme* associent encore vérité et solitude :

La noblesse du métier d'écrivain est dans la résistance à l'oppression donc au consentement à la solitude Depuis quand

¹⁷⁰ *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres complètes*, tome IV, 2008, Notes et plans, p. 925.

¹⁷¹ *Carnets 1949-1959*, Cahier VIII (août 1954-juillet 1958), *Œuvres complètes*, tome IV, op. cité, p. 1259.

¹⁷² *L'Hôte*, op. cité, p. 58.

l'honnête homme qui refuse de croire le mensonge est-il sceptique ?¹⁷³

De 1939 à 1958, dans ses *Carnets*, Albert Camus cite sept fois les *Carnets* de Montherlant de manière élogieuse. Loin de faire chorus avec ceux qui l'accablèrent pour avoir publié, en 1939, *L'Equinoxe de septembre*, il prit sa défense dans un bel article paru dans *Alger républicain*.

En avril 1958 Albert Camus fait sienne l'opinion exprimée par Henry de Montherlant dans les *Carnets, Années 1930 à 1944* qui venaient de paraître :

Sur les biophages : *Carnets* de Montherlant : tout y est dit avec excellence et modération.¹⁷⁴

On peut mettre en regard les perceptions d'Henry de Montherlant et d'Albert Camus décrivant les mêmes lieux, le cimetière musulman d'El Kettar à Alger par exemple ou l'atmosphère d'un cinéma du quartier populaire de Belcourt. Le récit complet de la visite d'Henry de Montherlant à l'El Kettar se trouve dans *Un Voyageur est un diable*, (imprimé en 1961, pages intitulées *Fumées*, écrites en 1928) :

Je ne puis ni ne veux vaincre le mouvement qui m'arrête et me paralyse sur le seuil des lieux privés des Musulmans : je crains toujours d'être l'intrus, de les blesser. Le vainqueur au foyer du vaincu n'a pas un rôle commode, s'il est un homme sensible. Je ne suis jamais resté que peu d'instant à la porte du cimetière d'El Kettar (à Alger), et n'ai jamais voulu y pénétrer au-delà de quelques pas...

Ces tombes sans alignement, sans ordonnance et sans prétention, où il n'y a rien d'administratif, mais au contraire tout le désordre inhérent au génie de l'Islam ; ces jeunes femmes qui parlent entre elles, assises auprès des tombes ; ces vieilles qui parlent toutes seules ; ces hommes qui fument ; ces

enfants qui se poursuivent : toute cette animation douce, et qui en fin de compte fait une grande solitude, a sans doute son charme, mais surtout elle nous donne une bonne leçon, en nous disant que la mort n'en mérite pas davantage...

Le grand horizon d'El Kettar, sans être beau à proprement parler, agrandit la vue et la pensée, mais ne mène pas à l'idée de l'infini. Et les fumées qui montent, là-bas, de la vallée des vivants, émanées de matières basses et pour les fins les plus triviales ne sont pas différentes des fumées que l'âme et l'esprit de l'homme élèvent à partir d'une tombe. Fumées. Fumées.¹⁷⁵

En 1935, dans *Il y a encore des Paradis*, il a légèrement revu la dernière phrase, après pour les fins les plus triviales. Il conclut :

... Et pour les fins les plus triviales, ont une sublime prééminence sur tout ce qui s'élève du champ des morts : elles existent au lieu de n'exister pas.

Le 3 novembre 1937 Albert Camus écrit :

Cimetière d'El Kettar. Un ciel couvert et une mer grosse face aux collines pleines de tombes blanches. Les arbres et la terre mouillés. Des pigeons entre les dalles blanches. Un seul géranium à la fois rose et rouge, et une grande tristesse perdue et muette qui nous rend familier le beau visage de la mort.¹⁷⁶

Cinq jours plus tard il se rendait au cinéma à Belcourt :

Au cinéma de quartier, on vend des pastilles de menthe où est écrit : « M'épouserez-vous un jour ? , M'aimez-vous ? . Et les réponses : Ce soir , Beaucoup... » On les passe à sa voisine qui répond de la même manière. Des vies s'engagent sur un échange de pastille de menthe.¹⁷⁷

¹⁷³ *Un Voyageur solitaire est un diable*, op. cité, pp. 143-144. Et *Il y a encore des paradis*, pp. 53-54 de l'édition Palimugre, 1947 (1935).

¹⁷⁶ Albert Camus, *Carnets 1935-1948*, p. 842, Bibliothèque de La Pléiade.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 842.

¹⁷³ Appendice du *Premier Homme*, tome IV, op. cité, p. 945.

¹⁷⁴ Albert Camus, *Carnets III*, mars 1951-décembre 1959, Paris, Gallimard, 1989, p. 219.

Il a longuement évoqué les séances de cinéma auxquelles il assistait dans son enfance, souvent accompagné de sa grand-mère. La description des marchands arabes et de leurs clients est aussi animée et plaisante que celle de Montherlant qui peindra, sept ou huit ans plus tard, le petit peuple des Européens à l'intérieur de la salle :

Les séances de cinéma réservaient d'autres plaisirs à l'enfant... Le cinéma de quartier... portait le nom d'un poète romantique comme la rue qui le longeait. Avant d'y entrer il fallait franchir une chicane d'éventaires présentés par des marchands arabes où se trouvaient pêle-mêle des cacahuètes, des pois chiches séchés et salés, des lupins, des sucres d'orge peints en couleurs violentes et des « acidulés » poisseux, des beignets arabes dégoulinant d'huile et de miel...

Autour des éventaires, une nuée de mouches et d'enfants, attirés par le même sucre, vrombissaient ou hurlaient en se poursuivant sous les malédictions des marchands qui craignaient pour l'équilibre de leurs éventaires et qui du même geste chassaient les mouches et les enfants...

Le cinéma projetait des films muets, des actualités d'abord, un court film comique, le grand film et pour finir un film à épisodes... La grand-mère aimait particulièrement ces films en tranches dont chaque épisode se terminait en suspens...

Ce qui expliquait que tant de spectateurs, arabes et français, revinssent la semaine d'après pour voir les amoureux arrêtés dans leur chute mortelle par un arbre providentiel.¹⁷⁸

L'Algérie de Camus était, en partie, celle qui avait séduit si fort Montherlant au point qu'il donna le titre, *Il y a encore des paradis*, à ses images d'Alger. Petit livre édité sur place, en 1935, que Camus, évoqua en 1938 en termes assez flatteurs :

À ce peuple neuf dont personne encore n'a tenté la psychologie (sinon peut-être Montherlant dans ses *Images d'Alger*).¹⁷⁹

¹⁷⁸ Albert Camus, *Le Premier Homme*, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome IV, 2008, pp. 796-797.

Montherlant et Camus font preuve d'une sympathie profonde pour le petit peuple européen des villes du Nord de l'Algérie. Ils ignorent, la plupart du temps, les bourgeois, les Européens huppés. Montherlant aime se rendre au cinéma à Belcourt pour le spectacle qu'offre le public populaire :

Les petits cinés de quartier, *le Bijou, le Plateau, le Minor, l'Alfred-de-Musset*, ont tangué toute l'après-midi sur les vagues de pluie (la pluie d'Alger ! divinité-épouse du mistral de Marseille), comme des rafiots courant au naufrage, emportant leur cargaison de jeunes mâles surexcités et hagards, saouls de ce gros vin de l'écran avec lequel le peuple s'est refait son opium. Les avez-vous vus ces petits cinés de quartier, quand on y embarque par une pluie battante... ?

Le contrôleur, à l'entrée, serre toutes les mains comme un « monsieur de la famille ». « Pourquoi que tu lui as pas gardé le 32, à Madame Guigui ? Tu sais bien qu'elle veut toujours le 32 ». Dans l'obscurité on dialogue d'une extrémité à l'autre : « O Garcia ! Ta mère elle cherche les clés ».

« Oïe oïe oïe, si elle a pas les clefs, elle me tue ! ». Ma voisine quand le documentaire commence, me fait des yeux hors de la tête ; « c'est le drâme ? C'est le drâme ? »... Va dire à tata Clo que le drâme y va commencer ». Et lui, avec le ton de supériorité de la robe prétexte, posant l'index sur la tempe droite, pour faire signe que sa mère démenage : « Oh ! le drâme tu dis ? Tu vois pas que c'est un rigolo... ».¹⁸⁰

Voyageur solitaire venu d'ailleurs, Montherlant, est très sensible aux gestes, à la langue savoureuse des spectateurs et

¹⁷⁹ « Les Fables Bônoises », Salon de lecture d'*Alger Républicain*, 22 novembre 1938. Repris dans le tome I des *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 804. Camus est beaucoup plus enthousiaste dans une lettre écrite à Francine Faure le 10 février 1938. Il écrit : « Avez-vous lu le petit livre de Montherlant sur Alger ? Sinon je vous l'enverrai, il vous ravira. » (cité par O. Todd, p. 225.)

¹⁸⁰ « Dimanche soir », in *Il y a encore des paradis*, éd. Palimugre, 1946, pp. 93. Deux ou trois de ces cinémas de quartier existaient encore en 1964-1965. J'ai assisté à une projection dans l'une des dernières salles de Belcourt en 1965.

spectatrices, aux mœurs des hommes du peuple.¹⁸¹ Fin observateur, il a fixé à jamais l'atmosphère de l'Alger coloniale des Européens de condition modeste. Les textes des deux écrivains se complètent et donnent une image vivante de l'Algérie des quartiers périphériques des grandes villes.

Albert Camus prit un vif plaisir à lire les *Fables bônoises* d'Edmond Brua qui mettaient également en scène le petit peuple européen :

On peut être sûr que la saveur singulière de ces apologues ironiques n'appartient qu'à Brua et, à travers lui, au peuple vigoureux des Bagur, des Sauveur et des Salvador qui aiment, trichent, insultent, fanfaronnent et se baignent sur les lieux mêmes où Saint-Augustin méditait sur la tragédie des âmes... Ces héros sentencieux nous donnent un résumé attachant du peuple algérois lui-même.¹⁸²

Le Monde musulman, son histoire et ses légendes ainsi que le passé ottoman de l'Algérie sont très présents dans *Les Fables bônoises*. Celles-ci sont émaillées de termes et d'expressions italiennes, arabes, maltaises espagnoles, turques et juives d'Afrique du Nord. Ces emprunts linguistiques et historiques sont certes marqués par le contexte colonial et ses préjugés mais chaque communauté y fait l'objet des railleries de l'auteur. Dans *Le Kabyle et son Trésor avec le Maître d'un champ*, c'est le rusé Kabyle qui dupe le riche et sot colon d'origine maltaise. Il est encore permis de rire lorsqu'on lit les deux fables, *L'Arabe et les Rabbins et Un Turc*. Mais elles exigent, pour en goûter le sel burlesque et la subtilité soulignés par Camus, de connaître un peu la langue arabe et l'histoire du Maghreb !

¹⁸¹ Jean-François Domenget souligne ce sens aigu de l'observation du petit peuple européen d'Alger. Voir « Montherlant à Alger : Il y a encore des paradis », in *Actes de la journée Henry de Montherlant du 25 septembre 2007*, Bruxelles, 2008, op. cité.

¹⁸² A. Camus, « Les Fables bônoises d'Edmond Brua », *Alger républicain*, 22 novembre 1938. Ces Fables ont été rééditées, Paris, Balland, 1972.

Les *Fables bônoises* feront peut-être les délices des futurs historiens de l'Algérie, curieux et apaisés. Camus écrit avec raison :

Elles dépassent la limite du pittoresque et du folklore... elles restituent une des plus vieilles et des plus jeunes traditions de la poésie populaire ; celle grâce à quoi la poésie était chose qu'on récitait et qui courait parmi le peuple qui l'avait inspirée.

Il existe une continuité entre le compte-rendu des *Fables Bônoises* d'Edmond Brua en 1938 et les propos d'Albert Camus lors de l'interview qu'il accorda à Gabriel d'Aubarède en mai 1951. Sa situation personnelle et la conjoncture internationale ont profondément changé. Camus est devenu un écrivain renommé mais, depuis le début de la guerre, vivant à Paris il a éprouvé des difficultés à s'adapter à la vie et aux habitudes françaises. Par exemple il se réjouit de n'être pas né à Saint-Etienne et il s'interroge au sujet de Paris, est-ce que je l'aime vraiment se demande-t-il.

En mars 1940, alors qu'il séjourne dans la capitale il note :

Ce qu'il y a de haïssable à Paris : la tendresse, le sentiment, la hideuse sentimentalité qui voit joli ce qui est beau et trouve le beau joli. Ce qu'il y a d'exaltant : la terrible solitude... Mais l'âme aussi avec sa seule grandeur. La solitude silencieuse.¹⁸³

Lorsqu'il traverse des provinces françaises (Bretagne, Ile de France, Touraine...) ou si les circonstances le contraignent à séjourner dans une ville, du Forez, par exemple, on ne trouve jamais de notations sur les paysages. Celles dans lesquelles il évoque les habitants sont souvent réservées ; il souligne que la beauté des femmes parisiennes est surfaite. Comme Montherlant il leur oppose celle des Algéroises, puissantes et à la démarche souple.

¹⁸³ *Carnets*, Mai 1935-décembre 1945, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2006, p. 908.

Seule la Provence échappe, mais pas toujours, à une forme de rejet physique mais aussi moral. Les barbares se trouvent au Nord :

Quand les barbares du Nord eurent détruit le doux royaume de Provence et fait de nous des Français.¹⁸⁴

Après un voyage à Alger où il a retrouvé « la splendeur » il note brièvement dans ses *Carnets*, en juin 1948 :

Funèbre Provence.¹⁸⁵

En 1957 il déclarait à un journaliste de *Franc-Tireur*, alors qu'il venait d'apprendre qu'il était le lauréat du Prix Nobel :

Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache, de près ou de loin, à la terre où je suis né.¹⁸⁶

L'Occupation allemande et les atrocités nazies sont encore présentes dans tous les esprits lorsqu'il accorde un entretien à Gabriel D'Aubarède. Le combat qu'il mène contre le totalitarisme en Union soviétique, auquel beaucoup d'intellectuels sont aveugles, renforce sa conviction que l'Europe a trahi les valeurs dont elle était porteuse depuis le Siècle des Lumières. Il plaide pour un retour à celles de la Méditerranée :

L'Europe renonçait décidément à certaines valeurs du monde méditerranéen - la mesure par exemple, la vraie qui n'a rien à voir avec certaine « mesure » confortable - imagine-t-on les résultats de cet abandon ? Ils se dessinent déjà. Il y a, heureusement, une lumière, que nous autres Méditerranéens, nous avons su ne jamais perdre. La Grèce nous l'enseigne, la Grèce à laquelle il faut toujours revenir.

¹⁸⁴ *Carnets* 1949-1959, Cahier VI, février 1949-Mars 1953.

¹⁸⁵ *Ibid.*, Cahier VI, août 1948-décembre 1948, p. 1115.

¹⁸⁶ Albert Camus, *Essais*, édition de Roger Quilliot et Louis Faucon, op. cité, p. 1892.

J'en juge il est vrai en Méditerranéen d'Afrique du Nord, terre plus rude que votre Provence.

En 1950 et en 1951 il ne cesse, dans ses *Carnets*, de se référer à la Grèce :

Les Hellènes, Audace des races nobles, audace folle, absurde, spontanée...¹⁸⁷

La voix éternelle : Déméter, Nausicaa, Eurydice, Pasiphaé, Pénélope, Hélène, Perséphone.¹⁸⁸

L'Algérie produit depuis peu des écrivains et des artistes de qualité que Paris découvre. Jusqu'à présent la capitale éprouvait de la condescendance ou une curiosité amusée pour les lettres algériennes ; bientôt les intellectuels et les artistes nés en Algérie pourront jouer leur rôle, aux côtés de leurs collègues de Barcelone, de Gênes, de Florence... dans cette régénération, ce retour aux valeurs de la Méditerranée qu'il appelle de ses vœux. Lorsque Gabriel d'Aubarède observe que sa terre natale est désormais féconde en nouveaux talents, Camus répond, enthousiaste :

Certes ! C'est une véritable floraison ! La génération précédente ne savait pas lire. Et aujourd'hui voici un Audisio, un Roblès, un Jules Roy, De Fréminville, Pierre Millican, etc..., un jeune auteur qui va débiter chez Gallimard avec un roman très curieux. Les fruits poussent vite là-bas. Il est vrai que ce fut la terre de Jugurtha et de Saint-Augustin. Mélange singulièrement détonnant, n'est-ce pas ?¹⁸⁹

Emporté par la fierté de constater qu'un certain nombre de ses frères d'origine modeste acquièrent un statut d'écrivain, il se pose comme leur porte-parole. N'est-il pas lui-même le fils d'une femme illettrée ? Emmanuel Roblès, Jules Roy, Pierre

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 1096.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 1107.

¹⁸⁹ Rencontre avec Albert Camus, *Les Nouvelles Littéraires*, 10 mai 1951, op. cité.

Millican... dénonceront comme lui la pauvreté, l'injustice, le manque criant d'écoles dont souffrent les Algériens Musulmans. Jules Roy rompra douloureusement avec sa communauté pendant la guerre d'Algérie.

Camus se réjouit d'autant plus que les nouveaux écrivains dont il est fier sont issus du monde de ses frères incultes qui étaient les héros des *Fables bônoises* :

Brua est allé le chercher (l'art du fabuliste) où il se trouve, devant les jeux chaleureux de la mer et du soleil et parmi ce peuple harmonieux où nous reconnaissons nos frères.

Il reviendra sur ses *frères barbares* lorsqu'il informera ses lecteurs de la naissance de *Rivages*, Revue de culture méditerranéenne :

Rien de ce qui est barbare ne nous est étranger.

Ce peuple ne fait qu'un avec le soleil et la Méditerranée :

De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger tout un peuple grouillant et fraternel nous donne des leçons essentielles de notre vie. C'est cet être nourri de soleil et de mer, devant la Méditerranée fumant sous le soleil que nous visons à ressusciter...

Camus, dans sa vision généreuse associe les Italiens, les Espagnols et les Arabes *qui retrouveront leur jeunesse*.

Pendant cette période les préoccupations d'Albert Camus et d'Henry de Montherlant ne sont pas très éloignées. Ce dernier fait appel à l'histoire de l'Espagne héroïque du Siècle d'Or (*Le Maître de Santiago*, 1947), à l'indépendance de pensée, à la force morale et à l'audace des *Condottieri* de la Renaissance italienne (*Malatesta*, 1950)... pour échapper à l'idéologie dominante qui régnait en France dans une large partie de l'intelligentzia. Les obsessions de l'Espagne, de l'Italie et de l'Afrique du Nord populaire reprennent progressivement leur place dans son œuvre. Bientôt ses romans renoueront avec les modestes Européens d'Alger dont il aura toujours la nostalgie.

Camus, enfant d'Algérie, dans les notes rapides de ses *Carnets* intitulées, Chemin de la Madeleine, Chemin de Dély Ibrahim, Petite baie de Ténès, Le cireur du boulevard Gallieni d'Oran, Promenade à Mers El-Kébir... privilégie ses impressions face au spectacle naturel qui s'offre à lui.

Montherlant, venu de Paris, lorsqu'il se déplace de Tlemcen à Médéa, Bougie, Béchar... s'attache aux rapports entre colonisés et colonisateurs.

Les deux écrivains se retrouvent lorsqu'ils rendent hommage aux soldats musulmans tombés au Front lors de la Première Guerre mondiale. Européens et Musulmans ont droit au même respect dans la vie comme dans la mort. Dans la période récente ces hommages ne sont plus rares mais lorsque Montherlant et Camus ont écrit ces notes il n'en allait pas de même.

Albert Camus, visitant un cimetière militaire dans l'Est de la France, eut le cœur serré en songeant aux Algériens qui, ayant trouvé une mort cruelle dans cette région, reposaient loin de leur patrie :

Les Arabes couchés ici. Et oubliés de tous.¹⁹⁰

Un personnage de Montherlant pénètre dans un cimetière de l'Est où reposent des soldats tués pendant la Grande Guerre. Il n'oublie pas *les pierres funéraires musulmanes, entre les allées de gravier rouge*.¹⁹¹

Camus songeait aussi à son père ; la compassion et la fraternité s'étendent aux deux communautés :

Quand mon père fut appelé sous les drapeaux, il n'avait jamais vu la France, il la vit et fut tué.¹⁹²

¹⁹⁰ Camus a écrit cette note dans ses *Carnets* et la reprend dans *Éléments pour Le Premier Homme*, op. cité, p. 856.

¹⁹¹ 7 mars 1936, premier texte de *L'Équinoxe de Septembre*, Gallimard, Essais (Bibliothèque de la Pléiade), 1963 (édition originale, 1939), préface de Pierre Sipriot, p. 750.

¹⁹² *Ibid.*, p. 922.

1898, à la fierté que doit ressentir une nation européenne en livrant une de ses colonies en 1959.²⁰⁰

Les convergences entre Henry de Montherlant et Albert Camus sont frappantes. Camus n'a cessé de souligner ce qu'il devait à l'Espagne, d'où étaient originaires les ancêtres de sa mère ; elle a été « notre vraie institutrice » écrit-il.

Dans ses *Carnets* il note :

À travers ce que la France a fait de moi inlassablement toute ma vie j'ai essayé de rejoindre ce que l'Espagne avait laissé dans mon sang et qui selon moi était la vérité.²⁰¹

Montherlant a beaucoup écrit sur l'Espagne où il a résidé longuement. Il manque rarement de rappeler, les liens historiques et culturels qui la relie à l'Afrique du Nord. Dans *Trois jours au Mont-Serrat*, « tout fumant de catholicisme », sa pensée ne cesse de s'envoler vers les pays du Maghreb.

L'allusion au drame de 1898 lorsque l'Espagne a perdu Cuba, qui allait très vite tomber dans le giron des Etats Unis, son « libérateur », surprend dans un roman. Très peu d'observateurs ou d'historiens français se sont intéressés à cette tragédie espagnole.²⁰² Dans la période récente les historiens français sont restés relativement silencieux lors du centenaire de l'événement. De très nombreux travaux sont parus en Espagne à cette occasion.

En 1981, une douzaine d'années après la parution du *Chaos et la Nuit* Pierre Chaunu écrivait :

Toutes les humiliations de l'Espagne depuis la mort de Philippe II, remontent en surface. C'est en perdant les derniers lambeaux de l'empire que l'Espagne mesure l'étendue de trois

²⁰⁰ *Le Chaos et la Nuit*, op. cité, p. 984-995.

²⁰¹ *Carnets 1949-1959*, Cahier VIII (août 1954-juillet 1918).

²⁰² Gaston Routier fut le seul Français qui assista au Congrès hispano-américain de Madrid qui se tint deux ans après la cruelle défaite de l'armée espagnole contre celle des Etats-Unis en 1898 (Compte-rendu dans *Bulletin de la Société normande de géographie*, Paris, 1901, librairie Le Soudier).

siècles d'histoire perçus en bloc comme le long temps implacable de la décadence.²⁰³

Montherlant estime que la décolonisation de Cuba est juste, mais l'humiliation de l'Espagne, pays de grande civilisation, ne doit pas être négligée ; l'ombre de ce drame pèse sur ses écrits.

Camus et Montherlant s'interdisent de se rendre en Espagne, leur « institutrice », sous le joug du général Franco. *Le Chaos et la Nuit*, écrit plusieurs années avant la mort du dictateur, est le reflet de cette *double contrainte*.

Albert Camus et Henry de Montherlant rompent avec l'injuste image de l'Espagne qui s'était développée en France à partir du XVIII^e siècle. Elle a été soulignée par Rafael Altamira qui opposait à cette vision française négative celle de Benedetto Croce en Italie. Il cite en particulier ses *Ricerche Ispano-italiane* (1898) et *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* (1917), ouvrage dont il disait que tout Espagnol doit le lire.²⁰⁴

Azorín, Ramiro de Maeztu et Pío Baroja (*los tres*) donnent de précieuses informations sur la façon dont les intellectuels espagnols ont réagi au désastre que fut l'écrasante et humiliante défaite de l'armée espagnole confrontée à celle des Etats-Unis. Mais aussi sur la leçon nécessaire que l'Espagne devait tirer de la fin de la colonisation à Cuba, aux Philippines et à Puerto Rico. Selon ces trois auteurs le pays puiserait dans la défaite et l'humiliation la force de se régénérer.²⁰⁵

Lucas Mallada et d'autres intellectuels espagnols ont plaidé pour mettre à profit ce désastre afin de revitaliser les provinces

²⁰³ Pierre Chaunu, *Histoire et Décadence*, Paris, Perrin, 1981, p. 307.

²⁰⁴ Rafael Altamira, *Psicología del pueblo español* (1902, écrit en 1898), Introduction por Rafael Asín, réédition de 1997, Madrid, Biblioteca Nueva.

²⁰⁵ Azorín, *La Voluntad*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1996 (1904), Ramiro de Maeztu, *Hacia otra España*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1997 (1899), Pío Baroja, *Vidas sombrías*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998 (1900). Voir l'essai de synthèse de Santos Juliá : *Rétoricas de muerte y resurrección : los intelectuales en la crisis de conciencia nacional*, in *Debates en torno al 98 : Estado, Sociedad y Política*, Madrid, Comudidad de Madrid, 1998.